

Qu'est-ce que la philosophie ?

Introduction au cours de philosophie

Tout d'abord, demandez-vous ce qu'évoque pour vous le terme de « philosophie » : quel sens ce mot a-t-il selon vous ?

Le mot de « philosophie » renvoie généralement à une certaine manière de penser, de réfléchir, de se questionner : c'est d'abord une discipline *théorique*, c'est une certaine réflexion sur les choses (comme l'histoire ou les mathématiques) à l'inverse d'une *pratique* qui implique une action concrète sur les choses (comme la danse ou la mécanique).

Si la philosophie est un certain type de réflexion, alors sur quels objets porte-t-elle ? Si par exemple l'histoire est la discipline dont l'objet est le passé de l'humanité, si les mathématiques sont la discipline dont l'objet est le nombre, quel est donc l'objet de la philosophie ? Les objets de la philosophie sont des notions, des idées générales (cf. le programme de terminale : bonheur, vérité, conscience, liberté, etc.) : on appelle ces notions des **concepts**.

L'étymologie est précieuse pour tenter de définir la philosophie : le mot « philosophie » vient du grec *philosophia* qui est composé de l'adjectif *philos* (= qui aime) et du substantif *sophia* (= sagesse ou science). **Étymologiquement, « philosophie » signifie donc « l'amour de la sagesse ».** Reste à savoir ce qu'est la sagesse (la connaissance de la vérité ? Un état de bonheur complet ?) et s'il est possible d'y parvenir.

Pour préciser notre définition de la philosophie, il convient de souligner qu'il est souvent question de **paradoxe** dans cette discipline. Un paradoxe est une contradiction logique, une opposition entre deux idées (par exemple : « Il est interdit d'interdire » est un paradoxe). Or le mot « paradoxe » vient du grec *paradoxa* qui signifie **contre (para) l'opinion commune (doxa)**. On comprend donc que la philosophie est **une discipline qui consiste à mettre en doute l'opinion commune**, c'est-à-dire à critiquer, évaluer ce que l'on pense habituellement et communément. L'idée est la suivante : tout au long de notre vie nous apprenons un certain nombre de choses, nous acquérons des connaissances en divers domaines et nous avons diverses opinions (sur la vie, la politique, le bonheur, etc.). Or la philosophie fait le constat suivant : *il y a un certain nombre de choses que l'on prend pour argent comptant, que l'on tient pour évidentes, alors qu'elles ne le sont pas du tout*. En un mot, faire de la philosophie doit nous permettre de faire preuve d'un certain esprit critique afin de pouvoir penser par soi-même. Il s'agit de s'émanciper d'une manière habituelle de penser. Il s'agit en somme pour le philosophe de **montrer que des problèmes se posent là où tout semble évident de prime abord**.

Nous pouvons conclure avec Kant¹ en affirmant que **l'on n'apprend pas la philosophie, on apprend à philosopher**. Qu'est-ce que cela signifie ? Faire de la philosophie, ce n'est pas apprendre par cœur un ensemble de théories toutes faites, valables une fois pour toutes, mais c'est plutôt *apprendre une certaine manière de réfléchir, de se questionner, de penser*. Il serait donc

1 Kant est un philosophe allemand du XVIIIe siècle. Il expliqua cette idée à ses étudiants au début de l'un de ses cours.

absurde d'attendre de la philosophie qu'elle nous enseigne ce qu'il convient de penser ou de ne pas penser, ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. La philosophie pose des problèmes et cherche à y répondre en envisageant des hypothèses mais elle ne donne pas des solutions toutes faites qu'il faudrait accepter aveuglément. C'est donc à *vous* qu'il reviendra de *vous positionner* sur les questions que l'on abordera durant le cours cette année.

Le bonheur

Introduction

2 sens du terme « bonheur » :

1) Composé de « bon » et de « heur » (lat. *agurium*, dérivé de *augurium* « augure, chance » : « qqch de bon augure »), le terme désigne d'abord **la chance** (« heur-eux » a la même racine).

Étymologiquement, **connaître le bonheur ou être heureux, c'est avoir de la chance, faire l'expérience d'une chose agréable qui nous arrive par hasard**. En ce sens, le bonheur est un événement *que nous ne pouvons pas maîtriser*.

Cf. certaines expressions : « par bonheur », « avoir le bonheur de », « au petit bonheur la chance » (au hasard), « être heureux au jeu, en amour », etc. « Porte-bonheur » = objet censé nous porter chance ; illustre la croyance que le bonheur arrive de manière exceptionnelle et aléatoire, qu'il ne dépend pas de nous (e.g.: si vous décidez de mettre votre t shirt fétiche pour passer le bac, vous espérez que *la chance tourne en votre faveur*).

2) **Le bonheur = un état durable de satisfaction.**

Distinction entre le **bonheur** et le **plaisir = sensation agréable et éphémère.**

Le bonheur est une satisfaction complète car il est une forme de plénitude : être heureux, c'est avoir obtenu tout ce que l'on désirait obtenir, avoir accompli tous ses désirs. Qqch d'agréable ne produit pas une satisfaction complète, seulement une satisfaction locale, partielle

Ex. : manger une glace nous procure du plaisir, fonder une famille ou s'installer dans un autre pays nous procure du bonheur.

On constate donc un paradoxe lorsque l'on tente de définir la notion du bonheur. Le bonheur, c'est d'un côté la chance, c'est-à-dire ce qui ne dépend pas de nous, ce que l'on ne maîtrise pas et qui ne dure qu'un court moment. D'un autre côté, c'est un état de satisfaction complète et durable qui semble donc dépendre de nous dans une certaine mesure.

Le **problème** est le suivant : dans quelle mesure le bonheur au sens d'un état durable de satisfaction est-il réalisable ? Faut-il considérer qu'il n'y a dans la vie qu'une alternance de plaisirs fugaces et

de souffrances ? En ce cas, convient-il de se faire une raison, d'accepter la nécessité de la souffrance et d'abandonner toute perspective d'un bonheur à long terme ? Ne doit-on pas au contraire chercher à atteindre un état de complète de satisfaction et refuser toute forme de résignation devant la souffrance ? Mais une telle fin n'est-elle pas un idéal, c'est-à-dire une perfection inaccessible ?

Première partie : Peut-on être heureux en désirant ?

Étude d'un texte de **Schopenhauer** (philosophie allemand du XIX^{ème} s) : *Le Monde comme volonté et représentation* (1819).

Une citation de Schopenhauer illustre particulièrement bien toute sa conception du désir et du bonheur : « **La vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui** », *Le Monde ...*, I, IV, §57.

Comment expliquer une telle affirmation ? Pourquoi tout ne serait que souffrance et ennui dans la vie ?

La souffrance est celle du désir. Désirer, c'est manquer de quelque chose, et être **privé** de quelque chose : désirer, c'est ne pas avoir quelque chose que nous aimerions avoir, c'est manquer d'une chose que l'on considère être source de satisfaction. Or, être **privé** de quelque chose, c'est **souffrir** : on regrette l'absence de quelque chose que l'on imagine être source de satisfaction, nous ressentons de la douleur. Donc, **désir = manque = souffrance**.

Certes, il est possible de satisfaire un désir (s'acheter un nouveau sac, voyager, rencontrer l'amour, etc.) et d'éprouver alors une forme de plaisir. Mais en ce cas, la satisfaction n'est que de courte durée : on se lasse rapidement et l'on désire à nouveau. C'est ce que l'on appelle le caractère insatiable du désir. Le désir à peine assouvi s'empresse de renaître.

Donc, **un désir satisfait = lassitude, ennui, et nouveau désir.**

Quand nous désirons l'amour, nous sommes frustrés de ne pas être en couple ou de ne pas être avec la personne que l'on aime ; quand nous sommes en couple, nous finissons par nous lasser de cette relation, et nous désirons autre chose.

Ainsi, ou bien on désire quelque chose que l'on n'a pas et alors on souffre de cette absence ; on bien on obtient ce que l'on désirait et alors on s'ennuie : une fois entre notre possession, l'objet convoité perd toute sa valeur : on finit par s'en lasser et on désire autre chose (oscillation). Le désir empêche donc l'homme de parvenir à un état durable de satisfaction.

Lire le texte suivant et répondre aux questions :

« Nous sentons la douleur, mais non l'absence de douleur ; le souci, mais non l'absence de souci ; la crainte, mais non la sécurité. Nous ressentons le désir, comme nous ressentons la faim et la soif ; mais le désir est-il rempli, aussitôt il en advient de lui comme de ces morceaux goûtés par nous et qui cessent d'exister pour notre sensibilité, dès le moment où nous les avalons. Nous remarquons douloureusement l'absence des jouissances et des joies, et nous les regrettons aussitôt. Seules, en effet, la douleur et la privation peuvent produire une impression positive et par là se dénoncer d'elles-mêmes ; le bien-être, au contraire, n'est que pure négation. Aussi n'apprécions-nous pas les trois plus grands biens de la vie, la santé, la jeunesse et la liberté, tant que nous les possédons ; pour en comprendre la valeur, il faut que nous les ayons perdus, car ils sont aussi négatifs. Que notre vie était heureuse, c'est ce dont nous ne nous apercevons qu'au moment où ces jours heureux ont fait place à des jours malheureux ».

Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et représentation*, 1819.

1. Expliquez la phrase : « Seules, en effet, la douleur et la privation peuvent produire une impression positive et par là se dénoncer d'elles-mêmes ; le bien-être, au contraire, n'est que pure négation ».

2. Comment peut-on dire que l'on a été heureux au passé, alors que, à ce moment-là, on ne s'estimait pas heureux ?

1) Réponse question 1 : l'analogie entre le désir et la faim

Pour expliquer le mécanisme du désir, Schopenhauer fait une analogie entre la satisfaction du désir et la consommation d'un aliment. S explique ce qui se passe une fois que le désir est « rempli », i.e. satisfait.

La satisfaction d'un désir est aussi éphémère que la nourriture que l'on avale. Lorsqu'on avale un aliment, la faim disparaît et le plaisir gustatif aussi. Le mouvement par lequel nous comblons la faim est aussi ce qui met un terme à notre plaisir. De la même manière, dans la satisfaction d'un désir, ce n'est pas seulement le désir qui disparaît mais aussi le plaisir qui y correspond.

Si on peut éprouver du plaisir en mangeant (pendant que l'on mâche), toujours est-il que le plaisir gustatif s'efface aussitôt le met avalé. Pendant qu'on a faim, on ressent une certaine souffrance (le désir de manger) ; une fois qu'on a mangé, on n'a plus faim, certes, mais on n'éprouve plus de plaisir non plus. Pour Schopenhauer, on n'éprouve pas véritablement de plaisir à manger, on met simplement fin à la douleur qu'est la faim.

Il en va de même pour le désir : lorsque je désire, je souffre de l'absence de l'objet que j'aimerais posséder ; lorsque je le possède effectivement, je ne souffre plus mais la satisfaction est déjà passée.

Schopenhauer insiste donc sur le caractère nécessairement éphémère de la satisfaction d'un désir. A peine le désir est-il comblé que la satisfaction a disparu. Dire cela, c'est encore une fois rappeler que le désir est insatiable et illimité : le désir satisfait fait place aussitôt à un nouveau désir.

Cette analogie entre le processus de satisfaction d'un désir et l'ingestion d'un aliment permet à Schopenhauer de soutenir sa thèse : *seul ce qui est de l'ordre de la souffrance et de la douleur et perceptible ; l'absence de souffrance ou de douleur est insensible.*

Thèse de Schopenhauer : Ce que l'on ressent, c'est uniquement le désir ou la souffrance, jamais la satisfaction du désir. On ne peut pas faire d'expérience positive, c'est-à-dire perceptible du plaisir.

Ici, « positif » = perceptible, concret, réel et non « bien ».

« Seules la douleur et la privation peuvent produire une impression positive et par là se dénoncer d'elles-mêmes ; le bien-être, au contraire, n'est que pure négation ».

Le plaisir est négatif: il n'est rien d'autre que l'absence de souffrance. Or, l'absence de souffrance n'est pas quelque chose que l'on ressent.

En d'autres termes, *le plaisir n'est rien de réel pour S, il n'est rien d'autre qu'une souffrance qui n'existe plus.*

« Le bien-être est négation » signifie que le bonheur n'est rien d'autre qu'un mot qui désigne une absence de souffrance, un moment où on ne désire plus. Ce n'est pas quelque chose que l'on ressent réellement.

A strictement parler, on ne doit pas dire « je suis heureux » mais plutôt « je ne suis pas malheureux ».

2) Réponse question 2 : Schopenhauer tire la conséquence de la thèse qu'il a établie

Ce qui fait que l'on peut dire que l'on était heureux auparavant alors qu'on ne s'estimait pas heureux est **qu'on ne se rend jamais compte du bonheur au moment présent car le bien-être n'est justement pas une expérience positive ou perceptible.**

Cela revient à dire qu'il n'y a de bonheur que rétrospectif (qu'après coup). Pour S, on ne dit jamais « je suis heureux » mais seulement « *j'étais* heureux ». Le bonheur ne se vit jamais au présent, il est ce dont on prend conscience lorsqu'il n'est plus.

On ne se rend compte de ce qui nous rend heureux qu'une fois qu'on l'a perdu ; lorsque nous l'avons, on ne s'en aperçoit pas.

3 plus gds bien de la vie pour Schopenhauer : santé, jeunesse et liberté. Lorsque nous les possédons, on n'en tire aucune satisfaction (ça nous semble tout à fait normal d'être jeune, en bonne santé et libre) ; c'est lorsque nous les perdons que nous prenons conscience de leur valeur (c'est quand on est vieux qu'on prend conscience de la chance qu'ont les jeunes).

En un mot, on ne s'aperçoit de notre bonheur qu'une fois que le malheur s'est installé : « Que notre vie était heureuse, c'est ce dont nous ne nous apercevons qu'au moment où ces jours heureux ont fait place à des jours malheureux ». Au moment présent, la seule chose que l'on ressent est la souffrance provoquée par le désir.

Finalement, l'homme, en tant qu'il est un être désirant, est nécessairement malheureux. Puisque le désir est souffrance et que la satisfaction du désir mène à d'autres souffrances, un état durable de satisfaction est impossible, illusoire.